

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



ЕВАНГЕЛИО ЗА
СВЯТОГО ПАВЛА

СТИХИЯ СВЯТОГО

ПЕРВОГО АПОСТОЛА

MICHELIN

ou

L'HUMANITÉ RÉCOMPENSÉE;

Mélo-Drame, en un Acte, représenté à l'Orient,
pour la première fois, le 10 Janvier 1790.

La Musique, recueillie dans les meilleurs Opéras,
a été rédigée par M. DERESMOND, Professeur
de Musique à l'Orient.

DÉDIÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

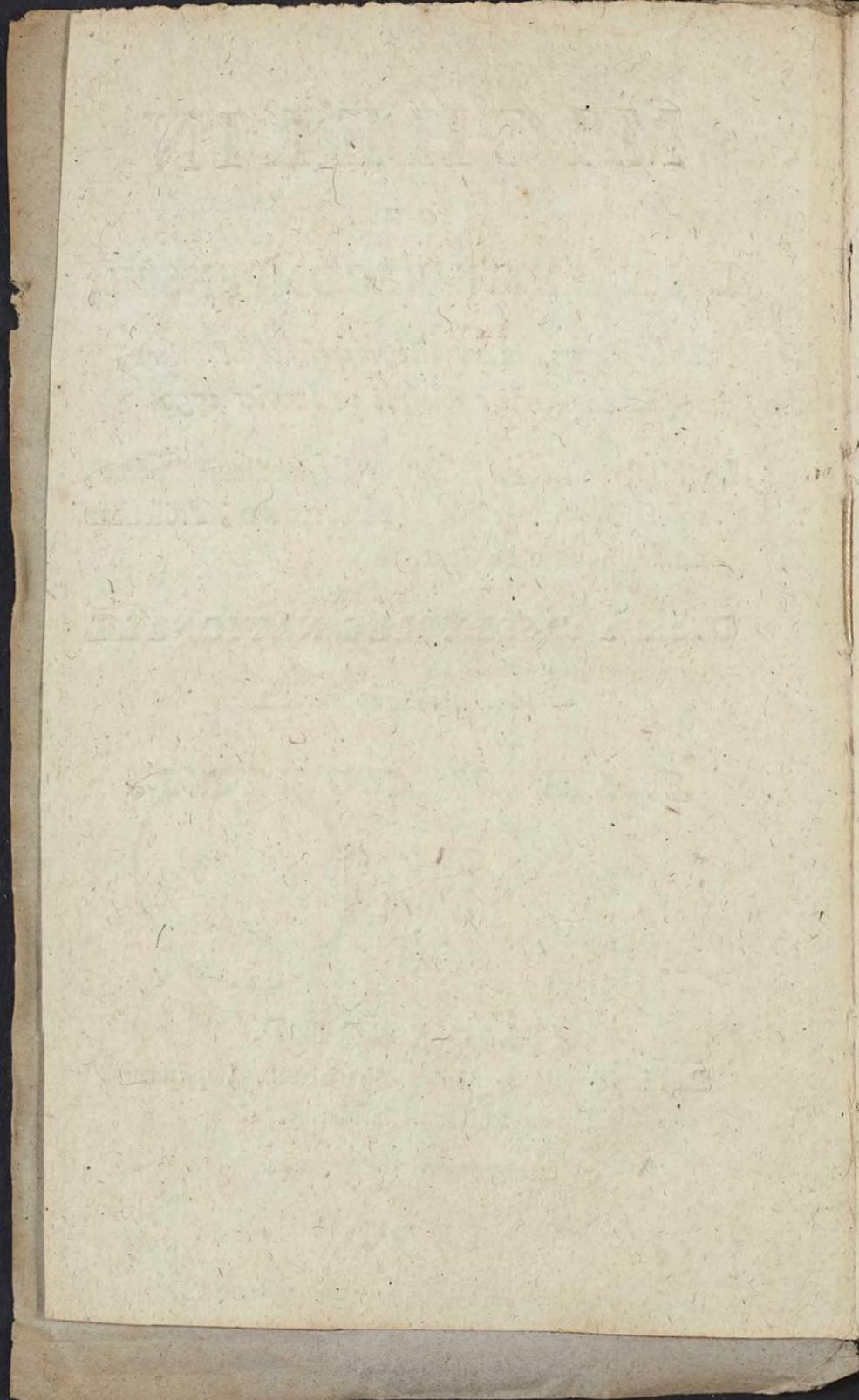
PAR M. MOLLINE.



A L'ORIENT,

De l'Imprimerie de Veuve BAUDOIN, Imprimeur
du Roi & de la Marine.

1790.



A

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

M E S S E I G N E U R S ,

LES Gens de Lettres , dont le revenu médiocre & accidentel ne leur permet point d'en donner le quart à la Patrie , peuvent du moins y suppléer , en lui offrant une partie de leurs productions littéraires , pour cet objet .

C'est dans cette intention , MESSIEURS , que j'ai l'honneur de vous dédier & de vous adresser ce Mélo-Drame , en vous suppliant de vouloir bien le faire représenter sur un des Théâtres de la Capitale. Je désire seulement que le produit d'une des premières représentations soit versé dans la Caisse patriotique ; & je cède bien volontiers , à cet égard , au Spectacle à qui vous destinerez cet Ouvrage , tous les honoraires d'Auteur , fixés par les Règlements , qui pourroient m'en revenir .

Je suis avec un profond respect ,

M E S S E I G N E U R S ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

P. L. MOLINE , Avocat en Parlement ,
& Garde National .

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

LE Sujet du Mélo-Drame, MICHELIN ou l'HUMANITÉ RÉCOMPENSÉE, a été puisé dans une anecdote véritable, insérée dans le n°. 5 d'un Journal moderne, intitulé : Lettres à M. le Comte de B***. Cet Ouvrage intéressant a été composé à l'Orient, en Bretagne, dans l'espace de trois jours ; j'en ai été le fidèle témoin, & je me fais un devoir de le publier, pour rendre justice au mérite de l'estimable Auteur qui l'a entrepris, & dont le succès doit couronner les efforts.

RICHARD NOWLAND.

PERSONNAGES.

MICHELIN, Laboureur.

LOUISE, femme de Michelin.

HENRI, âgé de 15 ans.

JULIETTE, âgée de 10 ans.

JACQUES.

JOSEPH.

LE MAGISTER.

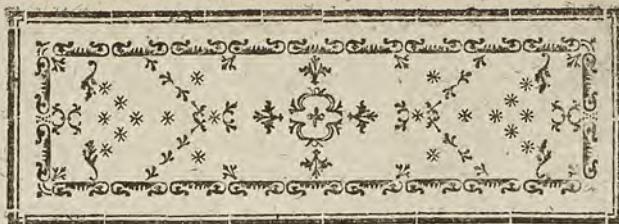
LA SŒUR TOURRIÈRE d'un Couvent.

UN CAPORAL de la Garde Nationale.

Troupes Nationales.

Enfans de Michelin,
dont les deux derniers,
jumeaux, sont au be-
ceau.

(La Scène se passe dans un Village du Poitou.)



MICHELIN

o v

L'HUMANITÉ RÉCOMPENSÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente l'intérieur de la maison de Michelin.*)

LOUISE, JULIETTE, LE MAGISTER, & deux enfans, jumeaux, dans un berceau. LOUISE est assise à côté du berceau, occupée à filer à son rouet. LE MAGISTER est du côté opposé, sur une chaise, & JULIETTE se tient debout devant lui ; ensuite LE MAGISTER remet un livre à JULIETTE. ■■■

L E M A G I S T E R .

Tenez Juliette, prenez votre livre, & n'oubliez pas la leçon que je viens de vous donner.

(*Juliette prend le livre.*)

J U L I E T T E .

Non, Monsieur le Magister, je ne l'oublierai point ; & demain vous serez bien content de moi.

A

L O U I S E au Magister.

Ah ! Monsieur, que je vous ai de grandes obligations : après avoir fini vos travaux journaliers, vous avez la complaisance de venir ici chaque soir apprendre à lire à ma Juliette, & vous le faites encore par charité, car vous savez bien que nous n'avons pas le moyen de vous payer.

L E M A G I S T E R.

Eh ! ma vertueuse Louise, ne m'ayez, je vous prie, aucune sorte d'obligation à ce sujet ; je me fais un plaisir & un devoir de vous être utile, & de vous rendre service autant qu'il est en mon pouvoir, quoique je ne sois pas moi-même plus fortuné que vous ; d'ailleurs Michelin, votre époux, qui est un Ouvrier très-laborieux, & dont l'ame est fort sensible, est mon intime ami depuis plus de vingt ans, & il m'a souvent obligé quand il a pu le faire : ainsi, je lui dois, à tous égards, cette marque de reconnaissance, & je voudrois qu'il me fût possible de faire encore aujourd'hui quelque chose de plus pour lui & pour sa famille ; mais les circonstances sont si fâcheuses, que dans ces jours de révolutions toutes nos ressources sont épuisées.

L O U I S E.

Hélas ! je ne l'éprouve que trop !

J U L I E T T E.

Pour moi, Monsieur le Magister, je vous remercie bien de toutes vos bontés. — Soyez sûr que je profiterai des leçons que vous me donnez. — J'étudierai mon livre toute la journée ; & dans un mois d'ici je veux savoir lire tout courant, comme vous. — Ensuite j'apprendrai à lire à mon grand frère Henri, & à mes deux autres petits frères, que j'aime de tout mon cœur.

L E M A G I S T E R, en se levant.

Eh bien ! Juliette ! étudiez toujours aussi bien que

(3)

vous l'avez fait jusqu'à présent , & nous verrons dans un mois d'ici si vous nous tiendrez parole.

J U L I E T T E , *en lui souriant.*

Oui , oui , Monsieur le Magister , je vous la tiendrai.
(elle lit tout bas.)

L E M A G I S T E R à part , à Louise.

En vérité , cette jeune fille a un excellent caractère ; sa naïveté m'enchanté , & elle mérite bien qu'on prenne soin de son éducation — Mais à propos , Michelin ne se presle guère de revenir chez lui . Il n'a pas coutume de rentrer si tard . Où est-il donc à présent ?

L O U I S E .

Il a été voir le Fermier du Château , pour lui demander de l'argent qu'il nous doit depuis long-temps . — Car dans ces momens , où les travaux sont interrompus , nous ne pouvons pas gagner une seule obole ; & ce Fermier , qui vit dans l'abondance , a la cruauté de refuser chaque jour notre salaire .

L E M A G I S T E R .

Quel homme dénaturé !

L O U I S E .

Il n'a aucune pitié des malheureux . Enfin , je ne puis m'empêcher de vous en faire l'aveu . — Si par malheur Michelin ne peut rien avoir de lui aujourd'hui , je ne fais pas comment nous ferons pour nous procurer la moindre subsistance .

L E M A G I S T E R .

Il faut que ce Fermier ait un cœur de bronze.... Mais ne vous allarmez point , & soyez tranquille... Votre situation m'affecte vivement : je vais faire encore de nouveaux efforts pour vous secourir dans votre détresse , en attendant que ce misérable se soit acquitté envers vous .

A ij

(4)

L O U I S E .

Ah ! mon cher bienfaiteur, je mets en vous tout notre espoir. Oui ! si vous pouvez nous rendre encore ce nouveau service, vous nous rachèterez la vie !

L E M A G I S T E R .

Allons : laissez-moi faire, vous aurez bientôt de mes nouvelles. — Adieu, Louise, jusqu'au revoir.

(Il se retire.)

J U L I E T T E .

Bon jour Monsieur le Magister.

(JULIETTE prend son livre, & se met à étudier.)

(LOUISE s'affied à côté du berceau de ses enfans.)

S C E N E I I .

L O U I S E , J U L I E T T E .

LOUISE berce ses deux petits enfans, qu'elle regarde avec tendresse.

L O U I S E , à part.

Pauvre Joseph, & toi mon petit Jacques, hélas ! qu'allons-nous devenir ? La misère & la faim nous accablent, & tout le monde nous abandonne sans pitié. Enfin ! me voilà mère de quatre enfans : & si Michelin ne m'apporte point ce qui nous est dû par le Fermier, il ne nous restera plus de ressources.... Lorsque je n'avois que mon fils Henri & ma Juliette, en travaillant jour & nuit, sans relâche, nous avions beaucoup de peine à vivre ; à présent, que je suis obligée de nourrir deux enfans jumeaux de plus, desséchée par la misère, mon sein leur refuse leur nourriture, & je suis à la veille, comme eux, de manquer de tout. — Quelle triste situation !

Elle regarde ses enfans.

(5)

Mais ils ne veulent point s'endormir, & leurs yeux, baignés de pleurs, sont toujours fixés sur moi.... Pauvres enfans ! prenez un moment de repos, & donnez-moi le temps de continuer mon travail pour subvenir à nos besoins. ■■■

(*Elle s'occupe à filer avec son rouet, & berce ses enfans en chantant.*)

AIR : * « Dors mon enfant, clos ta paupière,
» Tes cris me déchirent le cœur :
» Dors mon enfant, ta pauvre mère
» A bien assez de sa douleur ».

(*On frappe à la porte.*)

On frappe : — c'est Micheline — Juliette, ouvre la porte. ■■■

(*Juliette ouvre à son frère.*)

SCENE III.

LOUISE, JULIETTE, HENRI, portant un petit fagot.

LOUISE.

Comment, Henri, c'est toi ?

HENRI.

Oui, Maman, me voilà de retour de la forêt, & je vous apporte tout le bois que j'ai pu y trouver ; c'est bien peu de chose ; mais j'y retournerai demain de grand matin : les Bucherons m'ont promis de m'en donner deux fois autant.

LOUISE.

Où as-tu laissé ton père ?

HENRI.

Je l'ai accompagné chez le Fermier du Château : il ne l'a point trouvé chez lui. — On lui a dit qu'il

* Romance de M. Berquin.

étoit à la Ville ; & sur le champ il s'y est transporté pour aller lui parler.

L O U I S E.

O ciel ! Il ne l'a point trouvé ! Que je suis malheureuse ! =

H E N R I.

Cela vous afflige, maman ! Je suis sûr qu'il le trouvera, & qu'il lui rendra ce qui vous est dû ; car on dit par-tout que c'est un bien honnête homme.

L O U I S E.

Tant mieux pour lui , s'il passe pour honnête-homme : mais s'il avoit un peu plus d'humanité , il ne retiendroit pas si long-temps le salaire de pauvres gens qui ne vivent que du travail de leurs mains , à la sueur de leur front.

H E N R I.

Oh ! cela est bien vrai !

L O U I S E.

C'est une chose indigne d'en agir de la sorte , surtout dans ces jours de trouble & de discorde , où tous nos Villageois sont obligés de prendre les armes pour conserver leur patrimoine , & défendre leur liberté.

H E N R I *vivement.*

Oh ! ma chère maman , foyez tranquille à cet égard : si nos Villageois s'appauvrissent en prenant les armes contre les ennemis de la Nation , ils feront toujours aussi riches , lorsqu'ils jouiront de leur liberté . — Je l'e^te ai vu hier passer en revue , & faire plusieurs évolutions : la joie , qui brilloit dans leurs yeux , a enflammé mon courage ; & quoique je n'aie encore que

quinze ans, je veux demain m'entrôler dans notre Milice Nationale ; je m'y distinguerai aussi bien que tous les autres Soldats. — Et en servant, avec honneur, ma Patrie & mon Roi, je ferai voir à tout le Village que j'ai l'âme d'un bon Français. ■■■

L O U I S E l'embrassant.

Eh bien ! mon fils ! sers ta Patrie, & deviens un brave Soldat ; la Providence veillera sur tes jours, & te comblera de ses bienfaits : tu pourras, dans la suite, t'avancer dans le Service comme l'ont fait tant d'autres, & tu seras peut-être un jour la gloire & le soutien de ta famille.

J U L I E T T E.

Ah ! s'il faut que mon frère se sépare de nous pour être Soldat, je suis bien assurée qu'il se souviendra de l'amitié que j'ai pour lui, & qu'il ne nous oubliera jamais !

H E N R I.

Oui ! Juliette, je t'en fais le serment !

L O U I S E.

Mais il est déjà bien tard, & Michelin n'arrive point.... Qui peut donc le retenir si long temps ? L'espérance & la crainte, tour à tour agitent mon cœur ; & chaque instant redouble encore mon inquiétude.

(On frappe à la porte.)

H E N R I à Louise vivement.

Ah ! Maman, le voici !

(Henri ouvre la porte à Michelin, qui se jette dans les bras de Louise.)

SCENE IV.

MICHELIN, LOUISE, HENRI, JULIETTE.

(Louise accourant vers Michelin.)

LOUISE.

Enfin te voilà de retour. — J'étois impatiente de te revoir. Eh bien! mon ami, as-tu reçu de l'argent?

MICHELIN, d'un air accable.

Ma chère femme, laisse-moi prendre haleine; car j'ai tant courru pour venir ici.... que.... je suis tout-écloufflé.

(Il s'affied.)

HENRI tirant un mouchoir.

Oh! mon père, comme vous fuez! — Laissez-moi essuyer votre front.

MICHELIN.

Non, Henri, ce n'est pas nécessaire..... Me voilà un peu délassé. Le plaisir que j'ai à vous revoir me fait oublier toutes mes peines.

(Juliette lui baise la main, & Henri l'embrasse.)

MICHELIN.

Bon soir Juliette.

LOUISE à Michelin.

Mais que vois-je! tu me parois avoir du chagrin. — Viens-tu m'apporter quelques fâcheuses nouvelles?

MICHELIN.

Oui, ma chère Louise, je ne puis te le cacher.

(9)

L O U I S E.

Il sembloit que je le pressentois.

M I C H E L I N.

Tous les malheurs se réunissent pour nous accabler !

L O U I S E.

Quoi ! le Fermier ne t'auroit point payé ce qu'il nous doit ?

M I C H E L I N.

Non Louise, & tout est perdu pour nous. Le Seigneur du château, qui est anti-patriote, vient de passer dans les Pays étrangers avec toutes ses richesses : & son Fermier a pris la fuite avec lui, en emportant tout l'argent de la caisse destiné à payer le fruit de nos travaux. Tout le Village en est indigné, & nous ne sommes pas les seuls à plaindre. Juge à présent combien de malheureux Ouvriers vont être les victimes de leur tyrannie & de leur mauvaise foi.

L O U I S E.

Oh ! les scélérats ! Mes chers enfans, nous sommes ruinés !

H E N R I.

Ne pleurez pas, Maman, rassurez-vous ; nous trouverons encore, dans le Village, quelques amis qui nous prêteront leurs secours, & qui auront pitié de notre sort.

L O U I S E.

Des amis ! on en trouve si peu, quand on est dans la misère ; & il est si humiliant, pour une ame sensible, d'implorer l'assistance des autres ! — Lorsque vous êtes bien riche, tout le monde vous offre son bien ; & quand vous avez tout perdu, on vous refuse tout.

M I C H E L I N *en se levant.*

Non, ma femme, détrompe-toi, & reviens de ton erreur. — Malgré les calamités qui nous afflagent, &

les trames odieuses que les ennemis de la Nation ne cessent d'exercer contre nous, sois persuadée qu'il existe encore sur la terre des êtres compatissans qui s'occupent sans cesse à soulager l'humanité souffrante, & à répandre leurs bienfaits sur tous les malheureux.... D'ailleurs notre bon Roi leur en donne chaque jour l'exemple, & tous les bons Citoyens s'empreslent de l'imiter.

L O U I S E.

Ah ! que le Ciel nous le conserve.... Mais, mon bon ami, ces chers enfans n'ont encore rien mangé de la journée ; ils meurent de faim, & n'osent s'en plaindre : il te reste encore douze livres, que tu as reçu ce matin du Tabellion, pour le lin que je lui ai filé, vas chercher quelques provisions pour les sustenter..... Nous ferons, pour le moment, comme nous pourrons, & la Providence fera le reste. — Mais, comme tu as l'air pensif ! — Dépêche-toi, Michelin ; tu vois que le temps presse.

M I C H E L I N *embarrassé.*

Ah ! Louise ! =

L O U I S E.

Eh bien ! — Tu baisses les yeux, & gardes le silence : qu'est ce que cela signifie ? — Parle ! — Tu me glaces d'effroi !

M I C H E L I N *en balbutiant.*

Il faut te l'avouer, ma femme. — J'avois les douze livres avant de sortir de la maison, mais à présent je ne les ai plus.

L O U I S E.

Comment, tu ne les as plus ! eh ! qu'en as-tu fait ?

M I C H E L I N .

Hélas ! je les ai prêtées !

L O U I S E.

Tu les as prêtées ! — O ciel ! dans un moment où nous sommes réduits à la dernière extémité !

(II)

M I C H E L I N.

Ne te fâches point, Louise, on nous les rendra ; &
j'en ai fait un bon usage.

L O U I S E.

Nous voilà bien avancés. — Mais débrouillez-moi
tout ce mystère, où je ne conçois rien.

M I C H E L I N.

Ecoute; tu vas le savoir. — Je sortois du château
où je n'avois pas trouvé le Fermier, & je traversois
la petite ruelle des champs, qui conduit au grand che-
min de la Ville, lorsqu'en passant devant la maison de
ton frère Mathurin, j'ai entendu des cris perçans que
jettoient ses enfans, ce qui m'a engagé à entrer chez
lui : j'ai appris qu'un de ses voisins vouloit lui faire
vendre ses meubles pour la somme de douze livres,
qu'il disoit lui être dus. — J'avois fort heureusement
cet argent sur moi, je le lui ai prêté pour satisfaire
son créancier, & il m'a comblé de bénédictions.

L O U I S E.

Je suis charmée que cet argent ait pu rendre ser-
vice à mon frère ; mais quand on se trouve dans une
si fâcheuse position, la première charité commence
par soi.

M I C H E L I N.

Ne me fais aucun reproche, ma chère Louise ; en
obligeant Mathurin, j'ai cédé à un pur sentiment d'hu-
manité, & je ne prévoyois pas alors que le Fermier
du château fût capable de me faire une aussi indigne
bastefle.

L O U I S E.

Ah ! mes pauvres enfans ! — pourquoi êtes-vous
nés ? Hélas ! n'avez-vous reçu la vie que pour la
perdre faute d'aliment ?

*(Ils se regardent fixement, & versent des larmes amères
sur les fruits de leurs amours.)*

(12)

Non.... non.... leur vie m'est trop chère!.... Le Ciel m'inspire une bonne idée, & je la suis sans balancer. — Henri, emporte ce fagot dans la serre, & emmène avec toi Juliette. — Allez, & vous reviendrez ici quand je vous appellerai.

H E N R I.

Oui, Maman cela suffit.

(*Henri emporte le fagot, & sort avec sa sœur.*)

S C E N E V.

L O U I S E , M I C H E L I N .

M I C H E L I N .

Eh ! pourquoi donc les éloigner de nous ?

L O U I S E .

J'ai mes raisons pour cela. — Ecoute, Michelin, je cède aux cris de la nature ; tu fais qu'il m'est impossible de nourrir, ensemble, mes deux enfans, & que je ne puis les confier à personne, s'ils me doivent leur existence, je ne veux pas être la cause de leur mort. Ainsi, il faut dès ce moment que tu ailles exposer un des deux dans le tour des Religieuses de Bon-Secours : elles sont charitables ; elles en prendront soin, & mes enfans seront sauvés.

M I C H E L I N .

O ciel ! que me propose tu ? Quoi ! tu serois aussi dénaturée ?

L O U I S E .

Non, je n'en le suis point, je n'oublie pas que je suis mère ; mais la cruelle nécessité me force à faire ce grand sacrifice. ■■■

M I C H E L I N.

Je n'y consentirai jamais ; j'aime mieux cent fois aller demander la charité de porte en porte, que d'abandonner un seul de mes enfans.

L O U I S E.

Je le ferois comme toi ; mais, mon ami, le temps presle, & si tu hésites un seul instant, l'un des deux va périr faute de nourriture.

M I C H E L I N.

Hé bien ! Louise ! tu le veux ! puisque la nécessité l'ordonne , je me rends.

L O U I S E prenant l'enfant, qu'elle met dans un panier.
Tiens , prends le petit Jacques , & dépêche-toi.

M I C H E L I N.

Allons , me voilà décidée.

L O U I S E embrassant son fils.

Ah ! mon petit Jacques , reçois donc mes derniers adieux.

M I C H E L I N prenant l'enfant.

Je ne puis retenir mes larmes , & mon cœur est suisoqué.

(Il sort.)

L O U I S E seule.

Ah ! combien il en coûte à ma tendresse pour l'éloigner de moi : je n'ose y songer sans frémir ; & mon sein se déchire. Allons noyer mes pleurs dans les bras de mes autres enfans.

(Elle sort.)

(Henri patoît au fond du Théâtre , sans être apperçu de sa mère .)

HENRI à part.

J'ai entendu tout ce qu'ils viennent de dire : mon père va exposer le petit Jacques, courrons après lui pour l'empêcher d'exécuter son indigne projet. ■■■

(Il sort.)

SCENE VI.

(Le Théâtre change , & représente l'entrée d'un Couvent.
dans une Place publique.)

(Air de tempête.)

MICHELIN seul , portant son enfant dans un panier.

Comme la nuit est sombre ! Un orage affreux se prépare.... ■■■ Le tonnerre gronde sur ma tête , & il semble que le ciel veuille me punir de mon forfait.... ■■■ Je tremble ! je chancelle ! Je crains à chaque instant de faire un faux pas , & d'écraser ce pauvre innocent sous le poids de mon corps.... ■■■ Voici l'entrée du Couvent. — Ah ! je sens mon cœur frissonner ! ■■■ Je n'ose me rélou dre à abandonner mon petit Jacques.... ■■■ Oui ! cet effort m'est impossible. Je suis son père , c'est à moi seul d'en prendre soin ; & quoique ma femme en dise , je vais le remporter chez nous , le ciel aura pitié de sa malheureuse destinée. — Allons.... retirons-nous ... Mais.... que dis je ? Le froid , qui est excessif , va bientôt lui glacer le sang dans les veines , & je serois la cause de sa mort. Non.... non... dépêchons-nous au plus vite de le mettre en lieu de sûreté.

(Il veut s'approcher du Couvent ; Henri , qui survient , l'empêche .)



SCENE VII.

MICHELIN, HENRI.

HENRI *vivement.*

Ah! mon père, arrêtez ! Je sais ce que vous allez faire ; vous voulez exposer mon petit frère Jacques, mais je ne le souffrirai pas.

MICHELIN.

Quoi ! ta mère auroit trahi notre secret ?

HENRI.

Non mon pere, mais j'ai tout vu, tout entendu ; je me suis échappé de la maison pour vous empêcher d'exécuter votre dessein. — Ah ! si le nombre de vos enfans ne vous permet point de les nourrir, je vais à l'instant vous débarrasser de moi. Mais, je vous en conjure, conservez mon petit frère Jacques, & qu'il me remplace auprès de vous. Je suis décidé à prendre le parti des armes dans notre Milice Nationale ; & désormais je ne vous ferai plus à charge.

MICHELIN.

Eh bien ! Henri, tu feras ce que tu voudras, j'y consens ! — Mais rentre à la maison tout de suite, & va consoler ta mère... je te l'ordonne, & l'exige de toi.

HENRI,

Vous allez donc revenir bientôt.

MICHELIN.

Oui ! oui ! je te suis. — Retire-toi.

HENRI.

Je vais annoncer à ma mère votre retour.

(Il sort.)

SCENE VIII.

MICHELIN, UN CAPORAL, plusieurs
Gardes Nationaux.

MICHELIN, à part.

Enfin, m'en voilà débarassé. — Mettons vite cet enfant dans le tour, & sonnons la cloche pour avertir la Tourrière.

(Il approche du Couvent.)

LE CAPORAL.

Qui va-là ?

MICHELIN.

Ami !..... (à part.) C'est la Patrouille, laissons-la passer. ■■■

LE CAPORAL.

Il y a tant de gens mal-intentionnés qui parcourent les rues pendant la nuit. — Celui-ci me paraît suspect.... il faut l'interroger. — Hola ! Monsieur, qui êtes-vous ?

MICHELIN.

Je suis Michelin, le Laboureur.

LE CAPORAL.

Ah ! je vous connois bien, vous êtes un brave homme ! Mais, où allez-vous à l'heure qu'il est ?

MICHELIN.

Je vais ici près, dans une maison, porter ce panier.

LE CAPORAL.

Et qu'est-ce qu'il y a dans ce panier ? ce n'est pas quelque chose de contrebande, certainement.

MICHELIN.

M I C H E L I N.

Hélas ! non , il s'en faut bien !

L E C A P O R A L.

Ne puis-je pas le savoir ?

M I C H E L I N.

Oh ! ce n'est pas la peine ; c'est trop peu de chose !

L E C A P O R A L.

Mais encore : voyons , je suis curieux .

(Il découvre le panier , & y voit un enfant .)

M I C H E L I N.

Eh bien ! Monsieur , contentez-vous !

L E C A P O R A L.

Comment ! c'est un petit enfant !

M I C H E L I N.

Hélas ! il m'appartient ! je vous dirai en confidence que ma femme n'ayant point assez de lait pour le nourrir , je vais le déposer entre les mains d'une nourrice , qui est ma parente , qui en prendra le plus grand soin .

L E C A P O R A L.

C'est fort bien fait , mon ami . — Nous allons vous y accompagner , si vous le souhaitez .

M I C H E L I N.

Non , Messieurs , je vous en dispense ; d'ailleurs votre temps est trop précieux , pour que j'en abuse en ce moment .

L E C A P O R A L.

Eh bien ! soit ; je vous laisse ! bon soir Michelin ,

M I C H E L I N.

Messieurs , je vous salut .

(Ils se retirent .)

S C E N E I X.

M I C H E L I N *à part.*

Les voilà partis : ma foi je suis bien heureux qu'ils ne m'ayent point surpris à exposer mon enfant , cela m'auroit perdu de réputation dans tout le Village . — Juste Ciel ! à quoi la misère m'a-t-elle réduit.... Mais ne perdons pas de temps , & déposons ici bien vite ce précieux fardeau .

(Il pose l'enfant dans le tour & sonne la cloche ; ensuite il s'éloigne .)

S C E N E X.

M I C H E L I N , LA TOURRIERE.

L A T O U R R I E R E *dans le Couvent.*

Oh ciel ! que vois-je ! deux enfans dans le tour . — Voilà un étrange événement .

M I C H E L I N , *s'approchant peu-à-peu de la porte du Couvent.*

Ecouteons ce qu'elle dit .

L A T O U R R I E R E *à la porte du Couvent.*

Mais — je crois reconnoître celui qui vient les exposer . — Il faut m'en assurer .

M I C H E L I N *à part.*

Voici quelqu'un ; sauvons-nous .

(Il s'ensuit .)

LA TOURRIERE.

Arrêtez. — Vous ne m'échapperez point. — Comment ! c'est vous, Monsieur Michelin ; je n'aurois jamais cru que vous fussiez capable de commettre une action si indigne d'un honnête-homme !

MICHELIN.

Eh ! ma sœur, ne criez point si fort, & écoutez-moi, je vous en conjure, avant de me condamner....

LA TOURRIERE.

Non, non, je n'écoute rien, & je veux que tout le Village apprenne que vous avez exposé ici vos deux enfans.

MICHELIN *surpris.*

Mes deux enfans ! mais vous vous trompez ; daignez m'entendre.

LA TOURRIERE.

Comment, je me trompe ?

MICHELIN.

Oui, certainement.

LA TOURRIERE.

Allez — vous devriez mourir de honte.

MICHELIN.

Je dois vous avouer que mon intention étoit bien de remettre un de mes enfans jumeaux entre les mains de vos Religieuses, parce que ma femme est hors d'état de les nourrir ensemble ; mais je vous fais le serment que l'autre, dont vous me parlez, ne m'appartient pas.

LA TOURRIERE.

Ah ! juste ciel ! peut-on mentir si impunément ? Il faut que vous soyez l'homme le plus hardi & le plus effronté du monde, pour me soutenir en face une pareille chose.

M I C H E L I N.

Quoi ! vous voudriez me persuader que je vous ai apporté deux enfans ?

L A T O U R R I E R E.

Oui, vil imposteur, rien n'est plus véritable, & je vais à l'instant en fournir la preuve devant vos yeux.

(*La Tourrière apporte deux enfans au maillot, dans le panier de Michelin.*)

M I C H E L I N , à part.

Voilà une singulière avanture, & je n'en reviens pas.

L A T O U R R I E R E.

Tenez, les voici tous les deux, & méconnoissez votre sang, si vous l'osez.

M I C H E L I N à part.

Je demeure interdit!

L A T O U R R I E R E.

Eh bien ! vous voilà confondu !

M I C H E L I N à part.

Quel parti prendre ?

L A T O U R R I E R E.

Mais ce n'est pas assez ; votre basseſſe & votre menſonge méritent une punition exemplaire ; & je vais partout vous dénoncer comme un traître, envers la nature & les Loix.

M I C H E L I N effrayé.

Ah ! je vous en supplie, ma bonne ſœur, de grâce ne me perdez pas ?

L A T O U R R I E R E.

Non, non, je veux commencer par en informer tout le Couvent,

(*Elle s'éloigne de Michelin.*)

M I C H E L I N à part.

Cette Tourrière est sans pitié , & il ne me reste qu'un seul moyen pour éviter le scandale : — Emportons ces deux enfans chez moi , la Providence veillera sur eux , & je les nourrirai comme je pourrai .

(Il emporte son panier & se retire .)

S C E N E X I .

L A T O U R R I E R E *seule.*

Oh ! sur ma foi , voilà un plaisant original , avec ses deux enfans qu'il vient nous apporter ; est-ce qu'il nous prend pour des Nourrices ? — Nous avons à penser à des choses bien plus importantes , sans avoir l'embarras de prendre soin des enfans trouvés , & sur-tout dans des circonstances où nos petits revenus sont si modiques ; — car , dans le fond , nous sommes toutes fort charitables envers notre prochain : — mais ce n'est pas une raison pour en mésuser . Tout ce qui me fâche le plus , c'est que ce misérable Ouvrier est venu troubler mon repos au moment où j'allois me livrer aux charmes du sommeil . Mais dès demain , sitôt qu'il sera jour , j'irai sermoner sa femme de la bonne façon , & je lui apprendrai qu'une mauvaise mère ne gagne jamais rien à abandonner ses pauvres enfans .

(Elle se retire .)



S C E N E X I I.

(*Le Théâtre change, & représente la chambre de Michelin.*)

LOUISE, MICHELIN, HENRI, JULIETTE.

(*Ils paroissent tous & environnent Michelin, qui tient un panier couvert d'un mouchoir, & le pose sur une table.*)

LOUISE *se jette dans les bras de Michelin.*

Ah ! mon cher ami ; enfin te voilà revenu !

H E N R I.

Mon père, vous avez été bien long-temps.

J U L I E T T E.

Maman n'a fait que pleurer depuis que vous êtes sorti.

L O U I S E.

Je ne verrai donc plus mon petit Jacques. Ah ! que j'ai de regret de l'avoir sacrifié ! Je donnerais à présent tout au monde pour l'avoir à côté de moi.

M I C H E L I N *vivement.*

Quoi ! tu le regrette, ma chère Louise ! eh bien ! regarde, il est encore dans ce panier !

(*Il découvre le panier.*)

L O U I S E.

Juste Ciel ! mon cher enfant ! Mais — que vois-je ! il y en a encore un autre à côté de lui ! Quel est donc ce prodige ?

H E N R I.

Ah ! comme il est joli !

(23)

JULIETTE.

Il semble qu'il me sourit.

MICHELIN.

Apprends tout le mystère : — lorsque j'ai déposé mon enfant dans le tour, je n'ai pas voulu le perdre de vue, & j'ai été malheureusement reconnu par la sœur Tourrière. — Aussitôt elle est accourue vers moi pour me reprocher la dureté que j'avois d'exposer ainsi mes deux enfans. Je lui ai protesté que je n'en avois mis qu'un seul dans ton tour, ma femme étant dans l'impuissance de les nourrir : — elle m'a accablé d'invectives, en me forçant à prendre ces deux enfans que voici. — Enfin, touché de compassion pour ces infortunés, afin d'éviter le scandale, je les ai emportés chez moi.

LOUISE.

Oui, mon petit Jacques, tu ne me quitteras plus..... Mais — avec tout cela, Michelin, si nous ne pouvions pas donner leur subsistance à nos quatre enfans, comment ferons-nous à présent avec un cinquième, qui vient encore augmenter nos besoins ?

MICHELIN.

Eh ! ma chère Louise, le Ciel y pourvoira. —

LOUISE *avec transport.*

Je n'ai jamais douté de la bienfaisance céleste ; ainsi, ne perdons pas courage, & faisons triompher l'humanité — Oui ! c'est la Providence qui accroît notre famille ; — elle a des intentions sur nous ; elle ne nous abandonnera jamais ; elle nous enverra de quoi la nourrir. Il faut avoir soin de cet enfant étranger comme des nôtres propres, & je l'adopte pour mon fils !

(*Eile prend l'enfant & l'embrasse.*)

Viens mon petit poupon, & reçois ce premier gage de ma tendresse.

M I C H E L I N.

Il faut aussi que je l'embrasse.

H E N R I.

Et moi aussi.

J U L I E T T E.

Et moi aussi, de tout mon cœur. =

(*Tous les trois l'embrassent.*)L O U I S E *l'examinant.*

Comme il est bien emmailloté!

(*En lui étant le ruban de sa ceinture, elle découvre des papiers qui tombent par terre.*)

Ah! voici des papiers : ramassez-les Juliette.

M I C H E L I N *prenant les papiers.*

Voyons ce que c'est.

(*Ils les regarde.*)

Ma foi, je n'y comprends rien ; c'est pire qu'un grimoire.

L O U I S E *les regardant.*

Ni moi non plus, en vérité.

J U L I E T T E à Louise.

Ah! Maman, que je suis fâchée de ne pas savoir lire!

L O U I S E.

Eh bien! Henri, vas-t-en tout de suite prier Monsieur le Magister, notre voisin, de venir ici, & il nous dira bientôt ce que tout cela signifie.

H E N R I.

Oh! je vais vous l'amener dans l'instant. =

(*Henri sort.*)

SCENE XIII.

MICHELIN, LOUISE, JULIETTE, les Enfans.

MICHELIN à Louise.

Tiens, ma femme, ferre ces papiers; j'ai beau regarder toutes ces écritures, je n'y puis rien déchiffrer; mais je crois que ce n'est pas grand'chose.

LOUISE.

Je le pense comme toi; mais je suis bien curieuse de savoir ce qu'ils renferment.

MICHELIN.

Nous allons voir ce que nous en dira le Magister; car c'est un homme bien savant, & qui est toujours prêt à me rendre service, lorsque j'ai besoin de son secours.

LOUISE.

C'est le meilleur de nos amis; & peut-être, dans ce jour, nous devrons tout à sa bienfaisance.

MICHELIN.

Le voici avec Henri.

SCENE XIV.

MICHELIN, LOUISE, JULIETTE, LE MAGISTER,
HENRI, les petits Enfans.

LOUISE.

Accourez vite, Monsieur le Magister.

L E M A G I S T E R.

Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau , Michelin ? Le Fermier du château vous a-t-il enfin payé ?

M I C H E L I N .

Hélas ! il s'en faut bien , mon ami , ce fripon a pris la fuite ; il m'a emporté le fruit de mon travail , & je suis au désespoir .

L E M A G I S T E R .

Quelle trahison ! — C'est donc pour me faire part de ce malheur , que vous m'avez appellé ici .

L O U I S E .

Non , mon cher Monsieur , c'est seulement pour y voir un enfant nouveau , que le plus grand hasard vient de jeter entre nos bras .

L E M A G I S T E R .

Comment ! un nouvel enfant chez vous ! vous en avez quatre que vous pouvez à peine nourrir , pourquoi donc vous chargez-vous encore d'un cinquième , dans la triste situation où vous êtes ?

M I C H E L I N .

Je vous conterai cette avantage . — Mais auparavant il faut que vous nous fassiez le plaisir de nous déchiffrer ces papiers mystérieux que nous avons trouvés sur lui .

(Il lui présente les papiers .)

L E M A G I S T E R .

En vérité , je ne conçois rien à tout cela .

(Il lit tout bas un papier .)

Mais voyons ce qui est écrit sur ces papiers . — Oh ! oh ! ceci est bien plus intéressant que vous ne pensez ! — Voici un billet au porteur de six mille livres , pour la personne qui aura soin de cet enfant .

M I C H E L I N *en transport, sautant de joie.*

O Ciel ! six mille livres !

L E M A G I S T E R.

(*Il lit un autre papier.*)

Voici encore un autre papier , qui est un contrat de sept cent vingt livres de rente viagère sur la tête du même enfant.

L O U I S E *avec transport.*

Sept cent vingt livres de rente !

(*à Michelin.*)

Ah ! mon ami, notre fortune est faite ! embrasse-moi..... Eh bien ! ne t'avois-je pas dit que la Providence n'abandonne jamais les malheureux !

(*Louise se précipite sur ses enfans, qu'elle presse contre son sein.*)

Oui ! vous ne mourrez pas de faim , mes chers petits enfans, la Providence veille sur nous !

J U L I E T T E.

Ah ! ma chère Maman !

H E N R I.

Que nous sommes heureux !

L E M A G I S T E R.

Mes bons amis, laissez-moi prendre part à un bonheur dont votre bienfaisance est la cause.

(*On frappe ; la sœur Tourrière paroît.*)

M I C H E L I N.

Ah ! voici la Tourrière ; — contraignons notre joie devant elle ! =

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, & LA SŒUR TOURRIERE.

LA TOURRIERE, *en les saluant d'un air sérieux.*

Ne soyez point étonnés de ma visite, Monsieur Michelin.... c'est Madame la Supérieure qui m'envoie chez vous : elle a été très-offensée de vos procédés, & vous regarde l'un & l'autre comme des parens dénaturés : — Ainsi, ne comptez jamais sur sa protection. Cependant elle veut bien, par charité, ne point publier la honte dont vous vous êtes couverts à ses yeux.

LOUISE *avec ironie.*

Ma chère Sœur, nous sommes pénétrés des nobles sentimens de charité que Madame votre Supérieure veut bien avoir pour nous. — Mais à présent, Dieu merci, nous n'avons plus besoin de sa généreuse protection.

MICHELIN *avec ironie à la Tourrière.*

Oui, ma très-chère Sœur : — & grace à votre humilité, en me rendant deux enfans pour un. — Vous avez assuré le bonheur de ma famille.

LA TOURRIERE *étonnée.*

Eh! par quel moyen, s'il vous plaît!

LE MAGISTER *à la sœur.*

Cela vous étonne : mais rien n'est plus simple. Ecoutez-moi, je vais vous l'expliquer : — cet enfant, que

vous avez si indignement rejetté , étoit porteur d'un billet de deux mille écus , & d'un contrat de sept cents vingt livres de rente viagère pour ceux qui en prendront soin : ainsi , ma charitable cœur , consolez-vous .

LA TOURRIERE.

Ah ! quelle sottise nous avons faite ! je ne m'en consolerai jamais !

(*La Tourrière se retire.*)

SCENE XVI & dernière.

MICHELIN , LOUISE , HENRI , JULIETTE , LE MAGISTER .

LE MAGISTER à Michelin .

Elle se retire pleine de confusion... Puisse votre heureux événement lui servir à jamais de leçon , & apprendre à ses pareilles à être plus charitables envers les malheureux .

(*A Michelin & à sa femme.*) AIR du Roi & le Fermier .

Ne redoutez plus l'indigence ,
Dans le sein de la liberté :
C'est ainsi que l'humanité ;
Du Ciel reçoit sa récompense
Il ne faut s'étonner de rien :
Il n'est qu'un pas du mal au bien .

TOUS ENSEMBLE .

CHŒUR .

Il ne faut s'étonner de rien :
Il n'est qu'un pas du mal au bien !

FIN .

INDICATIONS

Relatives à la Musique du Mélo-Drame.

Après une Ouverture *ad libitum*.

- N°. 1^{er}. AIR des Moissonneurs : *Le temps passe, &c.*
La ritournelle entière, jusqu'au chant.
- N°. 2. AIR de Nina : *Dors cher enfant, que le sommeil, &c.* Seize mesures du chant seulement.
- N°. 3. AIR de Blaise le Savetier : *Hélas ! que je suis malheureuse, &c.* La ritournelle entière.
- N°. 4. AIR *dors mon enfant, clos ta paupière, &c.* Romance de M. Berquin, musique *ad libitum*.
- N°. 5. AIR de Julie : *Le plaisir nous tient lieu d'argent, &c.* Douze mesures du chant seulement desdites paroles.
- N°. 6. AIR de Félix ou l'Enfant trouvé : *Hélas ! hélas ! où peut-il être ?* Douze mesures du chant seulement.
- N°. 7. AIR d'Ariane, dans l'Isle de Naxos : *Non, non, plus de pitie, la gloire est triomphante.* Seize mesures.
- N°. 8. AIR de Zémire & Azor : *Le malheur me rend intrépide.* Six mesures du chant seulement.
- N°. 9. AIR d'Alexis & Justine : *Oh ! le plus tendre père !* huit mesures du chant.
- N°. 10. AIR d'Alexis & Justine : *Où porter ma douleur mortelle.* Onze mesures du chant.
- N°. 11. AIR du Déserteur : *dans quel trouble te plonge, &c.*
La ritournelle seulement.
- N°. 12. AIR du Roi & le Fermier : *Je ne fais à quoi me résoudre, &c.* Douze mesures du chant.
- N°. 13. AIR du Détenteur ; *Adieu chère Louise, &c.* A la seconde reprise, jusqu'à la fin du chant.

- N°. 14. AIR du Roi & le Fermier : *Le commencement de l'orage.* Vingt une mesures.
- N°. 15. Six mesures du Duo, dans le même orage ; après le second recitatif.
- N°. 16. Six mesures suivantes du même morceau.
- N°. 17. Six autres mesures du même Duo.
- N°. 18. Sept autres mesures du même Duo.
- N°. 19. Quatre autres mesures du même Duo.
- (*Nota.* Toutes ces précédentes mesures doivent être prises dans le Duo, après les petits récits & avant l'entrée des Cors.)^s
- N°. 20. Marche des deux Avares, pour l'entrée.
- N°. 21. Même marche pour la sortie.
- N°. 22. Vaudeville de la Clochette : Six mesures & demie de la fin de la ritournelle.
- N°. 23. AIR du Diable à quatre : *Ainsi donc Canaille, &c.* Quatre mesures de la ritournelle.
- N°. 24. AIR du Magnifique : *Ah ! le bon tour qu'il lui fait là.* Treize mesures du chant.
- N°. 25. AIR de Zémire & Azor : *Veillons mes Sœurs, &c.* Treize mesures du chant.
- N°. 26. AIR du Magnifique : *Vivons, vivons en famille, &c.* Douze mesures du chant desdites paroles.
- N°. 27. AIR de Lucile : *Où peut on être mieux qu'au sein de sa famille.* A la seconde reprise, dix-huit mesures du chant.
- N°. 28. AIR du Roi & le Fermier, Romance : *Rien n'est peine, tout est plaisir, &c.* Huit mesures du refrain.
- N°. 29. AIR de la Servante Maitresse : *Charmant espoir, &c.* Onze mesures du chant.
- N°. 30. AIR de Rose & Colas : *La sageffe est un trésor, &c.* La ritournelle entière.
- N°. 31. AIR de l'Ami de la Maison, chœur : *Le voilà le vrai modèle, &c.* Douze mesures, ritournelle & chant.
- N°. 32. AIR du Roi & le Fermier : *Vaudeville entier.* Ritournelle & chant.

F I N.

